

INTRODUCTION

La révolution

Pendant plus de deux siècles, ce nom a orienté les événements et organisé les représentations. Non seulement en Europe, mais dans le reste du monde, il a marqué la division qui sépare amis et ennemis. Au jugement de certains, même les guerres mondiales passaient au second rang; accélérant ou retardant la révolution, elles lui étaient subordonnées. À proprement parler, le nom résume une croyance et un lexique; user affirmativement du mot *révolution*, c'est d'abord croire en la révolution; croire en la révolution requiert qu'on use affirmativement du mot *révolution*. Plus qu'une croyance parmi d'autres naît la croyance des croyances, celle qui rend toutes les autres possibles. Longtemps, la Révolution française y a tenu le premier rang. Elle a orienté les discours, que ceux-ci lui rendent hommage ou la rejettent. Adversaires acharnés ou partisans fidèles, de Joseph de Maistre à Victor Hugo, de Taine à Jean-Paul Sartre, nul n'est demeuré indifférent en langue française; dans les autres langues, la passion se fit plus discrète, mais elle a laissé des traces nombreuses. De cet événement est née une Forme, une Idée, bref: un Idéal. Il a dicté des conduites et organisé des visions du monde; on l'a appelé *La révolution*, avec l'article défini et au singulier; on en a relevé des manifestations sur toute la surface du globe. Partout, des sujets se sont pris à la passion, entre amour et haine, qu'un tel idéal peut susciter. Beaucoup de croyances déterminent leur calendrier et leurs lieux saints; celle-ci n'y manqua pas. Elle fixa une chronologie, où le XIX^e siècle commen-

çait à la Révolution française; le xx^e siècle commençait à la révolution soviétique, la Première Guerre mondiale n'en étant que la préparation; bien des récits s'inscrivaient dans cette temporalité. Au tournant du demi-siècle, la révolution chinoise étendait l'espace où l'Idéal exerçait son emprise; l'axe de l'histoire ne passait plus par le lac Atlantique et la mer Méditerranée; il se déplaçait vers l'Asie. Le cryptogramme des actions humaines se déchiffrait à l'aide d'une clé, que Mao Tsé-toung résumait d'un aphorisme : « Les pays veulent l'indépendance, les nations veulent la libération, et leurs peuples veulent la révolution : c'est d'ores et déjà devenu un courant irrésistible de l'histoire... » Ceux qui voulaient avancer à contre-courant ne pouvaient y parvenir qu'en acceptant le modèle; comme il arrive souvent, les contre-révolutionnaires croyaient à la révolution plus profondément que les révolutionnaires eux-mêmes. À Phnom Penh, en 1966, avec près de dix ans d'avance, Charles de Gaulle prédisait que les États-Unis s'étaient engagés dans une guerre qu'ils ne pourraient pas gagner : « ... il n'y a aucune chance pour que les peuples de l'Asie se soumettent à la loi de l'étranger venu de l'autre rive du Pacifique, quelles que puissent être ses intentions et si puissantes que soient ses armes. Bref, pour longue et dure que doive être l'épreuve, la France tient pour certain qu'elle n'aura pas de solution militaire. » La transcription du maoïsme ne saurait être plus fidèle. En 1968, nul n'ignore que le même Charles de Gaulle perdit tout sens politique. Il crut avoir affaire à une sédition. Il songea à recourir à l'armée pour la combattre. Il est tentant d'attribuer ses craintes à une lecture fidèle des textes chinois. Il avait fait droit à la revendication d'indépendance d'un pays : l'Algérie; en 1944, il pensait avoir incarné la libération de la nation; indépendance des pays, libération des nations, restait la révolution : « les peuples veulent la révolution ». Sûr d'avoir toujours

été présent aux rendez-vous de l'histoire, il avait rencontré les deux premières figures de la trilogie ; il dut se persuader que la tendance irrésistible faisait sentir ses effets et qu'il avait, en face de lui, la troisième figure : il s'affrontait à un peuple révolutionnaire. De là son désarroi et sa volonté de recourir à des solutions extrêmes. On sait comment l'épisode s'acheva ; formé à la littérature française plus qu'à Mao Tsé-toung, Georges Pompidou se souvint de Flaubert. Il tira de *L'Éducation sentimentale* un outillage politique et donna le choix aux étudiants : ou Frédéric Moreau ou Sénécals. Il offrit ainsi aux notables effrayés plus de dix ans de sérénité. En dehors des maoïstes reconnus, qui d'ailleurs avaient accordé peu d'importance aux barricades, il n'y avait eu en France qu'un seul maoïste authentique ; il siégeait à l'Élysée.

J'ai connu un temps où la croyance révolutionnaire occupait le premier rang. Je n'ignore pas qu'aujourd'hui, en Europe, nombre d'êtres parlants, plus jeunes que moi et destinés à me survivre, ne la partagent pas et surtout l'ignorent. Ils n'imaginent pas que la révolution ait jamais pu nommer davantage qu'un fait divers. La presse la présente comme une coutume sympathique, réservée aux peuplades économiquement et intellectuellement défavorisées : Latinos de Cuba, Asiatiques du Vietnam, démocraties populaires d'Europe centrale, pays arabes, etc. Dans les pays riches, les politiques se réjouissent que seuls des trublions se soient emparés du nom ; les lettrés eux-mêmes, si assidus naguère aux cérémonies du souvenir, réduisent leur participation. Il serait opportun toutefois de séparer les enjeux. Le déclin de la croyance révolutionnaire est une chose, l'obsolescence de la révolution en est une autre. Il est hors de doute qu'il a été longtemps impossible de disjoindre les deux. De fait, la croyance révolutionnaire a imposé son modèle de la révolution, de telle façon qu'on ne pouvait rejeter ou accepter la première sans rejeter ou accepter le

second. En 1992, dans un court texte intitulé *Constat*, je m'étais employé à analyser ce modèle, précisément parce que je pressentais qu'il était sur le point de cesser de fonctionner. J'avais alors mis à l'écart les événements, préférant m'en tenir à l'objet discursif et à ses propriétés formelles. Le choix se justifiait, mais le geste inverse n'est pas moins souhaitable. On gagnerait à se pencher sur les événements dits révolutionnaires, tout en s'efforçant de les disjoindre du modèle. Parmi eux, il serait spécialement opportun de considérer celui qui a donné naissance à la croyance. Situé à la limite de deux espaces de discours, il permet des analyses plus fines. Il s'agit bien entendu de la révolution française. Désormais, je la désignerai ainsi, sans majuscule. La majuscule en effet, qu'on le sache ou non, qu'on le veuille ou non, rendrait à la croyance l'hommage qui justement doit être mis en suspens. Aussi écrirai-je, contrairement à l'usage, la *révolution française*; je me tiendrai à ce choix au long du présent travail, mais quand il s'agira de l'objet de la croyance, j'écrirai *la Révolution*, dont la révolution française représente une actualisation particulière : importante, la plus importante peut-être, mais pas la seule. Enfin j'écrirai *la révolution*, sans majuscule, quand je ne veux pas impliquer la croyance, soit qu'elle ne soit pas encore constituée, soit qu'elle ne soit pas pertinente. À ma manière, qui n'est pas celle d'un historien, ni celle d'un philosophe et encore moins d'un écrivain, je voudrais revenir sur cette séquence, d'autant plus méconnue qu'elle n'est pas complètement oubliée, d'autant plus obscure qu'elle n'est pas complètement affranchie des enjeux du présent. Il est après tout possible que le XXI^e siècle, déjà porteur, en quelques années, d'expériences nouvelles et de ruptures, permette de mieux interpréter le passé. Dans cette entreprise, le marxisme ne saurait être omis. La révolution française a donné naissance à la croyance révolutionnaire. Plus exactement, la croyance

révolutionnaire est née d'abord comme croyance en la révolution française. Mais le marxisme lui a donné sa théorie. À la fin du XIX^e siècle, le marxisme devint non seulement la forme la plus accomplie de la croyance, mais il en construisit le lexique et la syntaxe. En résumé, il lui donna une langue. Moyennant son intervention, la révolution ne fut plus seulement croyance des croyances; elle devint *la croyance moderne*, la seule peut-être que les lettrés aient adoptée sans réserve. Le XIX^e et le XX^e siècle avaient érigé la modernité en valeur positive. Ils y découvraient la promesse d'un affranchissement à l'égard des contraintes que la nature fait peser sur l'homme; ne resterait plus alors que l'oppression de l'homme par l'homme : là se détermine la tâche de la révolution. Que la nature soit un adversaire à combattre, cela ne va pas de soi. Que la révolution soit moderne, cela va encore moins de soi. La révolution française ne se voulait pas moderne; elle souhaitait au contraire rétablir dans la société un ordre naturel, que les progrès des sciences et des arts avaient bouleversé. Au risque de confondre l'antique et l'originel, elle pensait trouver chez les Grecs et les Romains les exemples les plus parlants de la simplicité des mœurs. Au XIX^e siècle, la croyance révolutionnaire se déploya, mais au prix d'un changement radical : la révolution désormais serait entièrement du côté de la modernité et du progrès. En fait, elle ouvrirait la marche sur cette voie royale. Les exemples antiques perdirent leur prestige. Marx lie étroitement son éloge du moderne et son éloge de la révolution. À ses yeux, le moderne est à la fois inévitable et souhaitable. Parallèlement, le passage par la révolution n'est pas seulement nécessaire; il est aussi désirable. Seul il permet que les transformations techniques dues au moderne bénéficient à tous et non à quelques-uns. Seul il permet d'allier la lutte contre l'aveugle nécessité des phénomènes naturels et la lutte contre l'oppression.